Zeitschrift: Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle
Band: 23 (1955)
Heft: 6: Moderne Kunst / L'art moderne / Modern art

Artikel: Dialogue
Autor: Portal, Georges
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-569715

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Il était au milieu de la chaussée et faisait de grands signes de bras . . . Vous le connaissiez.»

«C'était mon ange». dit Chlopkine dans un souffle.

«Je le savais bien», murmura la marchande avec commisération.

L. Farre.

DIALOGUE

Juin 1938.

Cher Monsieur,

Au reçu de votre dernière lettre, j'avais cru pouvoir vous répondre très vite . . . et depuis, les semaines ont passé. Vous souvient-il encore de ce dont vous m'aviez si longuement entretenu?

Tout ce que vous avez bien voulu me dire sur votre manière de concevoir les rapports de la sentimentalité et de la sensualité éclairent d'un jour nouveau votre roman. Pourquoi ne pas l'avoir dit dans votre livre? Etait-ce la crainte de faire «penseur»? Je vous assure qu'après avoir lu UN PROTESTANT et avoir ressenti l'immense délivrance de ne plus me savoir seul, quand j'essayais de lire plus profondément en moi, je trouvais cette objection: «Est-ce ça l'amour?» . . . La recherche jamais satisfaite d'un corps sur lequel on s'abîme avec un frisson trop bref? . . Vous ne nous en aviez montré que ce côté-là. Alors j'ai cru que c'était votre seule manière de le concevoir. Mon peu d'expérience me fait peut-être attribuer trop d'importance à des valeurs que l'âge nous apprend à mépriser . . .

La plate sentimentalité des romans feuilletons, je la hais; mais l'étalage de tant de conquêtes m'effrayait davantage qu'elle n'excitait mon envie. Chacun de ces jeunes gens se doutait-il qu'il était destiné à n'être qu'un numéro, une ombre falote dont on se surprend un jour à avoir oublié le nom? . . .

D'ailleurs, je devrais me souvenir qu'il y a autant de conceptions de l'amour, qu'il y a d'individus. Mon premier *grand* contact avec lui, je le fis il y a cinq ans à Lausanne, sous la forme d'un garçon de dix-sept ans, que, du premier jour, j'aimai comme jamais personne depuis. Je croyais avoir trouvé là une amitié pure, et mes transports passionnés lui parurent assez bizarres pour qu'il m'en fît maintes fois la remarque, sans jamais toutefois bien préciser sa pensée, ce dont je profitais. J'aurais d'ailleurs réagi vivement, tant me paraissait abject cet amour là.

Deux ans plus tard, je le quittai, devant suivre à Neuchâtel les cours qui termineraient mon apprentissage. Je mesurai mieux alors, la profondeur de mon attachement, et compris dès lors, je crois, que mon «amitié» pouvait bien être autre chose.

J'avais certainement pour les hommes, et depuis longtemps déjà, une inclination, mais jamais je n'aurais cru qu'elle avait un sens spécial.

Nous nous rencontrions chaque Dimanche, et je vivais la semaine entière dans l'attente de ces quelques minutes entre deux trains, à vingt-

deux heures. Je n'ai jamais vu mon copain, de nature assez froide, extérioriser ses sentiments, si bien que je pouvais vivre très heureux en sa compagnie, croyant que sa réserve seule l'empêchait de répondre aux miens . . . Ces rapports amicaux, très purs, me satisfaisaient complètement et je n'avais pas encore au coeur ce secret qui me ronge, et qu'il me fut impossible de lui taire quand je le découvris. Je trouvais quantité d'enfantillages qui, pensais-je, devaient me l'attacher pour toujours. A deux, nous avions fondé une société secrète, et je me souviens qu'il avait jugé inutile la mention que j'avais faite dans les statuts: «Nous sommes prêts à tout instant, à donner notre vie l'un pour l'autre.» Tant il me paraissait que ma vie, qui était mon bien le plus précieux, je la lui donnerais avec abnégation.

Je dirais simplement aujourd'hui qu'il était très sensé et que je ne l'étais guère. Ainsi, dans ma chambre à Neuchâtel, je ne m'endormais jamais sans avoir fait un long stage devant mon miroir, le regard fixe, jusqu'à ce qu'il me semble que j'avais son image devant les yeux . . . Alors, je lui murmurais ce que jamais je n'aurais osé lui dire.

Nous avions à Neuchâtel une société d'étudiants, ayant chaque année son assemblée dans quelque ville suisse. Ce fut à celle de 1936, qui eut lieu à Bienne, que je succombai pour la première fois au démon que je portais inconsciemment en moi. Il ne m'en reste qu'un souvenir imprécis. Mon séducteur eut tôt fait de découvrir un «frère» qui s'ignorait, et la conquête fut facile. J'entrai dans son lit, désirant son corps . . . Mais les vapeurs de Bacchus envolées, je me rappelle très bien l'avoir vertement admonesté, lui démontrant l'horreur de sa conduite . . . Il souriait.

Je ne l'ai pas revu.

Quelques temps plus tard, je partis pour la Suisse allemande. Là-bas, je reçus votre livre, que m'offrait un camarade de Neuchâtel, qu'avait probablement renseigné mon compagnon de Bienne. Je vous ai dit je crois, l'influence de votre livre. Elle fut lente. D'abord un sentiment de révolte: je ne voulais pas que l'on m'attribuât des sentiments que je réprouvais.

Mais je me prêtait au jeu de l'ami neuchâtelois. Le ton aussi passionné que subit de ses lettre m'intiguait et il me semblait assez agréable de voir un garçon ressentir ce qui me brûlait depuis trois ans déjà, l'entendre dire qu'il m'aimait . . . J'essuyais de lui répondre qu'il ne m'était pas indifférent non plus . . .

Puis vint votre livre . . . Plus d'incertitude. Je savais à quoi m'en tenir, et comme on ne change pas en un jour, ce fut la rupture.

Je venais d'avoir vingt ans. Ma conduite, maintenant me parait bizarre. Cet amour que je croyais répréhensible, je ne me doutais pas que c'était ce que je souhaitai sdepuis nombre d'années déjà. C'était peut-être aussi parce que mon ami lausannois avait encore tous les droits sur moi. Nous formions le projet de nous retrouver bientôt.

Je le revis plusieurs fois en Suisse romande et à Zurich.

La révélation que fut pour moi votre livre marqua un tournant dans ma vie. Je découvris tout à coup que des hommes de notre espèce pouvaient vivre heureux, et, sans renier leur nature, avoir quand même ce minimum d'estime de soi nécessaire pour vivre dans le bonheur.

Je n'ai rien connu d'aussi dissolvant et déprimant, que de se sentir hors des marges de la normalité . . . Que de combats en moi, jusqu'à cette révélation!

Il ya deux ans de cela, et quoique aussi «vierge» qu'au premier jour (je ne compte pas l'aventure de Bienne, qui ne fut qu'une surprise) je ne songe plus à renier mes goûts.

Mes lettres reflétaient certainement mon état d'âme, car elles effrayaient mon ami, il ne s'en cachait pas. Si j'ai jamais frisé la folie, ce fut bien alors. (J'en arrivais à considérer le suicide comme la seule solution à cet affreux dilemme.)

Je le revis à Lausanne en décembre dernier. Il me sembla que son attitude avait changé à mon égard. Il pressentait sans doute que quelque chose s'était modifié en moi. Mais une amitié de cinq ans, comme la nôtre me paraissait sceller suffisamment notre union. Je crus que le «climat» était tout à mon avantage et je lui offris de lui envoyer un petit livre qui lui expliquerait ce dont nous n'osions parler tous les deux. Je pensais alors au «Corydon» d'André Gide, qui me paraissait plus indiqué pour le convaincre que votre livre, qui risquait de le scandaliser. Je le lui envoyai.

Quelle affreuse déception fut la mienne, quand je reçus quelques jours plus tard mon bouquin en retour, accompagné d'une méchante feuille de bloc et ces mots laconiques: «Cette littérature ne m'intéresse pas du tout. Si tu veux un conseil d'ami, jette ces sales bouquins au feu.»

Quelle douche! Puis je reçus une lettre de dix pages, probablement semblable à celle que j'aurais écrite deux ans auparavant, et où les mots: «parents, église, volonté», revenaient le plus fréquemment.

Il me disait qu'il m'avait soupçonné depuis longtemps et que je ne mériterais le meilleur de son amitié qu'en renonçant à mes instincts pervers . . . Mais le ton était froid!!!

Pourtant, ses intentions m'avaient touché et je le voyais si bouleversé, que ma conduite me parut d'une cruauté bien irréfléchie. Je m'efforçai de lui répondre en y mettant mon coeur, lui disant que renoncer à ma nature, ce serait renoncer à la seule amitié qui me fasse encore tenir à la vie . . . puis, comme ma lettre ne me satisfaisait pas, je la brûlai dans un geste théâtral, et glissai ses cendres dans une enveloppe avec une petite carte où je lui proposais que nous fassions une trève d'une année sans nous revoir ni nous écrire. Je comptais sur le temps pour l'aider à venir à des idées plus larges. Plus j'y réfléchis, plus il me parait que ce sont uniquement ses préjugés et l'infecte morale dont on nous a gavés depuis notre tendre enfance, qui l'ont fait s'élever avec tant de véhémence contre mes confessions.

Ce jeune homme tient encore dans ma vie une telle place, que je demeure convaincu que nous étions faits l'un pour l'autre.

J'ai vécu *des années* avec son image continuellement en moi. Je l'ai aimé comme on ne peut le faire qu'adolescent, je crois, quand on s'ignore soi-même et qu'on ne connait pas encore les passions humaines.

Un tel sentiment, je crains fort de n'en être plus jamais capable . . . Je connais trop bien maintenant le but et la fin de toute sympathie.

Merci de m'avoir permis de me soulager un peu en vous racontant

tout cela, et excusez la longueur de cette lettre. (Vraiment la religion protestante a eu tort d'ignorer la valeur de la confession . . . il faudra que j'en parle à mon pasteur!)

Peut-être comprendrez-vous mieux maintenant, que tout récit où la sensualité tient la plus grande place, me paraisse come une parodie de l'amour? . . . Les occasions ne m'auraient certes pas manqué depuis. Ce à quoi je me refuse aujourd'hui, j'en rirai peut-être un jour, mais ma nostalgie du corps de mon ami de Lausanne est trop grande pour que je puisse demande à d'autres le plaisir qu'il m'offrirait.

Vous m'avez dit ne sourire jamais en lisant les confessions des jeunes gens qu'il vous arrive de recevoir . . . mon papier n'a pas d'yeux. Je ne saurai donc pas combien de fois mon récit aura suscité votre douce hilarité . . .

M.

Juin 1938.

Cher Monsieur,

Je commence ma réponse aujourd'hui, mais ne pourrai probablement pas la terminer. Laissez-moi vous dire tout d'abord mon émotion . . . Oui, mon émotion, car vos pages n'ont suscité à aucun moment la «douce hilarité» à laquelle vous faisiez allusion.

Lorsqu'un jeune coeur s'ouvre à moi et me prend pour confident, c'est fraternellement que je me penche sur lui. La jeunese est toujours émouvante. Il n'y a que les vieux barbons imbéciles pour ne pas la prendre au sérieux. C'est l'éternel drame que je retrouve chez vous . . . Il n'y a rien de nouveau dans l'âme humaine. Pour repousser cette parenté universelle, il faudrait se renier soi-même.

Vous me demandez pourquoi je n'ai pas dit dans mon premier volume toute ma pensée sur l'amour. Mais parce que, me conformant à la réalité, j'ai scrupuleusement noté mon évolution. Or, je n'ai compris l'amour que du jour où j'ai aimé. Jusque là, je pensais qu'un inverti, et surtout un inverti comme moi, recherchant surtout les types vulgaires ou canailles, devait partager sa vie en deux: faire la part de l'amitié pure, des joies intellectuelles, et celle, nettement délimitée, du plaisir.

Jusqu'à l'époque à laquelle se termine UN PROTESTANT, je me suis appliqué à garder *mon coeur pur*. Je vous assure que c'est très beau.

Notez aussi que je me suis gardé dans mon premier livre de tout ce qui pouvait donner un ton de théoricien ou de penseur, de tout ce qui pouvait paraître systématique. Une vie toute nue est bien assez riche pour se passer de commentaires. Chaque lecteur tire lui-même ses conclusions si le drame exposé est un peu son drame à lui.

Je suis heureux de retrouver sous votre plume ce mot de «délivrance» à propos de mon livre. Si vous saviez combien de jeunes gens, déjà, m'ont exprimé cette gratitude particulière. Délivrer beaucoup de mes semblables reçus, que je l'ai réalisé. Je suis payé.

Vous avez fait preuve d'étourderie, lorsque vous vous êtes demandé en me lisant: «Est-ce là l'amour?» Relisez à la page 330 la phrase: «Je ne croyais *pas encore* à l'amour.» Du moment que je n'y croyais pas, c'est que je ne faisais pas à mes aventures, l'honneur de les qualifier «amour». Est-ce que je ne laisse pas entendre, en écrivant cette phrase

si lourde de sens, qu'il y a autre chose, quelque chose de plus grand, de plus émouvant, de plus beau que le plaisir?

Cette soif de corps nouveaux habite la plupart des homosexuels. Leur sensualité est plus ardente que celle des normaux. Je conçois très bien que certaines «collections» de partenaires puissent effrayer et attrister un jeune homme. C'est parce qu'il y a dans toute âme jeune un ardent désir de pureté. La jeunesse ne serait plus la jeunesse, si elle ne vivait pas dans un beau rêve! C'est cela qu'elle a d'émouvant. Quel jeune ne souhaite pas de se sacrifier à un être ou à un idéal. On en abuse trop souvent dans le domaine politique, social et aussi amoureux.

Moi aussi, j'ai fait une «collection» de partenaires. Nous en sommes tous là. Avant de rencontrer l'amour, on collectionne, ou l'on se casse le nez comme vous, sur ceux de l'autre camp, qui s'écartent d'un air dégoûté, comme s'il suffisait d'aimer un sexe différent pour être pur! Il est assez plaisant en effet, d'examiner tout ce que s'accordent Messieurs les «normaux»! Que de choses à dire sur les maisons closes, la prostitution, (dont nul ne prétendra que nous avons le monopole). Dès qu'il s'agit de la femme, tout leur parait bon. Prétention grotesque. C'est là l'argument le plus fort contre les intolérants. Et je les défie de justifier leur désapprobation autrement que par leur *goût* personnel.

Parlent-ils du devoir de procréer? On peut leur opposer les ménages stériles, *que nul ne méprise;* ou ceux qui limitent *volontairement* leur faculté procréatrice. Ce n'est pas stérilité que le «normal» méprise.

Pourquoi devrions-nous renoncer à nos goûts, puisque d'autres êtres les partagent? A qui devons-nous des comptes?

Parlez donc à l'un de ces «purs» de la sodomie avec les femmes . . . Il sera très indulgent, croyez-moi!

L'amour charnel parait presque toujours abject aux êtres qui le pratiquent pour la première fois. Que de virginités perdues dans des conditions dégradantes et qui blessent profondément la pudeur des adolescents! Ceux-ci vivent dans un rêve (ou plus exactement dans beaucoup de rêves). Ils parent le mot «amour» de merveilleuses couleurs, ils voient tout avec pureté (comme vous). Le premier contact trop précis leur parait toujours sale, grossier, de même qu'écoeurante, la première cigarette. C'est la vie qui se charge de nous faire accepter l'impureté, ou plutôt la vérité.

On ne trouve son équilibre que lorsqu'on sait faire purement ce que d'autres font avec impureté. La pureté réside dans notre âme, non dans nos gestes.

Ne croyez pas que les êtres «collectionnés» ne soient que des numéros d'album, des ombres falotes! . . . Ceux qui ont partagé quelques instants de notre vie, conservent éternellement, s'ils l'ont mérité par un don sincère, leur place dans nos souvenirs. Vous le comprendrez plus tard: le don que l'on fait de soi, même lorsqu'il n'est que celui du corps, ne devient pas toujours un souvenir négligeable. Tout ce qui a fait partie de notre jeunesse nous demeure cher.

Vous montez la pente et ne pouvez savoir. Il faut faire comme l'abeille, et butiner . . . Il viendra un moment où vos aventures, même celles qui vous paraîssent insignifiantes, auront un grand prix pour vous.

VIVRE! Ah! VIVRE! . . Ardemment, de tout son coeur, croyez-moi, c'est cela, être jeune, c'est cela, *mériter d'être jeune!*

On ne souffre que du grand amour. Ce sentiment incomparable détient toutes les foudres. Sommet de la félicité humaine tant qu'il naît et dure, il en devient la malédiction lorsqu'il se brise. Mais je ne veux pas montrer l'envers du décor à un jeune homme qui se tient encore ébloui à la porte du théâtre . . .

«Donner sa vie pour son ami.» Oui, voilà le beau rêve de ceux qui sont jeunes et purs. Vous mesurerez plus tard, hélas, qu'ils sont rares, ceux qui méritent que l'on meure pour eux. Mais si l'amour se mesure effectivement aux sacrifices dont il nous rend capables, le sacrifice de notre vie n'est pas le seul qui s'offre à nous. Ce qui importe, c'est plus la sincérité de celui qui se sacrifie, que le mérite de celui à qui il s'est sacrifié.

Ne faites pas bon marché de la vie! Elle est notre bien le plus précieux, la seule réalité tangible. Il suffit d'avoir fait comme moi, la guerre, pour en mesurer le prix.

Vous me dites que votre ami était plus «sensé» que vous. Croyez-vous qu'il importe autant d'être «sensé»? . . . Moi, je préfère les emballés, les enthousiastes, les fous. Oh! ces gens trop «sensés», qu'ils me paraissent pauvres à côté de ceux qui sont toujours prêts au risque et à certaines folies. La raison n'est qu'un pôle glacial de l'être.

Ce que vous me dites de votre premier «séducteur» vient confirmer mes idées fort à propos. Cet homme (un étudiant, si je comprends bien), qui a le plus obtenu de vous charnellement, est celui qui au fond, a le moins obtenu. Qu'est-il resté de cette brève rencontre? Exactement rien! Vous en avez peut être conservé un vague dégoût, mais même pas un remords. Alors que votre ami de Lausanne avec qui rien n'a été consommé, vous le chérissez toujours. Qu'est-ce donc que l'acte . . . réduit à l'acte? . . . .

Juillet 1938.

Je reprends ma lettre interrompue . . .

Je viens de traverser des journées terribles. L'amour unique de ma vie, vient de se briser. Mon compagnon de vingt-et-une années m'a quitté, et j'ai besoin de toute mon énergie pour surmonter mon désespoir. Aussi je comprends tout ce que ces messages entre vout et moi, moi qui suis au bout de ma route, et vous, qui avez cette route blanche devant vous, ont de pathétique.

Mais même en ce moment, je vous répète, je vous crie, qu'il faut aimer, aimer à corps perdu, jusqu'au bout celui que l'on a choisi, et ne pas craindre de sacrifier *tout* à son amour. Certes, l'amour se venge parfois d'avoir magnifié notre existence, mais celui qui n'a pas aimé et n'a pas été aimé n'a pas vécu!

La conjonction de deux êtres qui s'aiment également est trop rare, pour que nous nous dérobions lorsqu'elle se présente. Aimer n'est point rare . . . Etre aimé non plus . . . Mais être aimé de celui que l'on aime, voilà le miracle.

Il vient presque toujours un moment où des sacrifices sont nécessaires pour prolonger la durée de ce miracle. On doit alors faire appel à tout son héroïsme. Ceux qui n'ont pas d'héroïsme ne savent pas aimer. Je vous dis cela à un moment où j'ignore encore ce qui je pourrai sauver de mon amour . . . Quoi qu'il advienne, rien ne pourra m'enlever les richesses de ma vie, et quand je me retourne vers mon passé, je revois des années si pleines, si belles, que même ma solitude en demeurera toujours illuminée. —

Mais il ne suffit pas d'être héroïque pour conserver son amour ou le sauver s'il est menacé: il faut le mériter auparavant en ne reculant devant aucun risque. Je déteste les *craintifs*, qu'il ne faut pas confondre avec les *scrupuleux*.

J'ai toujours eu la vocation du risque. Accepter le risque, voilà la grande affaire ici-bas. C'est ce qui fait la grandeur et la valeur des actes, parce que tout acte comporte des risques. Or nous ne valons que par nos actes. Qu'est une amitié qui recule devant un acte? Qu'est un amour qui recule devant un acte? Concevez-vous un patriote gardant ses pantoufles au lieu de défendre le frontière menacée? Concevez-vous un révolutionnaire se contentant de pérorer? Hélas, nous en voyons tous les jours de ces gens qui disent aux autres: «Marchez!» et qui restent à l'abri. Tout le monde s'accorde à les mépriser. En amour, il en va de même. —

Il faut aborder la vie avec un grand amour. Oui: un grand amour de la vie telle qu'elle est; de la nature humaine avec ses grandeurs et ses faiblesses, avec tout ce qui la rend humaine précisément. Voilà mon précepte.

Ne croyez pas qu'on ne peut aimer qu'étant adolescent. Vous aimerez encore, Dieu merci! Soyez sans crainte. C'est une des magnifiques illusions de l'amour, que l'on croie toujours aimer mieux que les autres, ou bien, pour la dernière fois.

Je pense que vous avez eu tort de rompre avec l'ami qui vous avait offert mon livre . . . Mais à quoi bon regretter ce qui est fait?

Quant à votre ami de Lausanne, efforcez-vous de l'oublier. Détournez-vous de ceux qui parlent ainsi de vos «instincts pervers» . . . Ceux qui ont continuellement à la bouche les mots de religion, de morale, ne sont pas nécessairement plus purs ou plus croyants que nous. En tout cas, ils ne valent pas la peine que l'on s'arrête à leurs semonces. Je ne regarde jamais sans rire, ces gens qui s'imaginent détenir la vérité! Nous avons, comme l'a dit Pirandello, *chacun notre vérité*. Nous ne devons de comptes qu'à notre conscience . . . et encore: il faut aller au fond de cette conscience, et soigneusement écarter tout ce qui a été mis en elle par l'éducation. Il faut nous libérer des préjugés ordinaires, des habitudes et *faire nous-mêmes notre loi*.

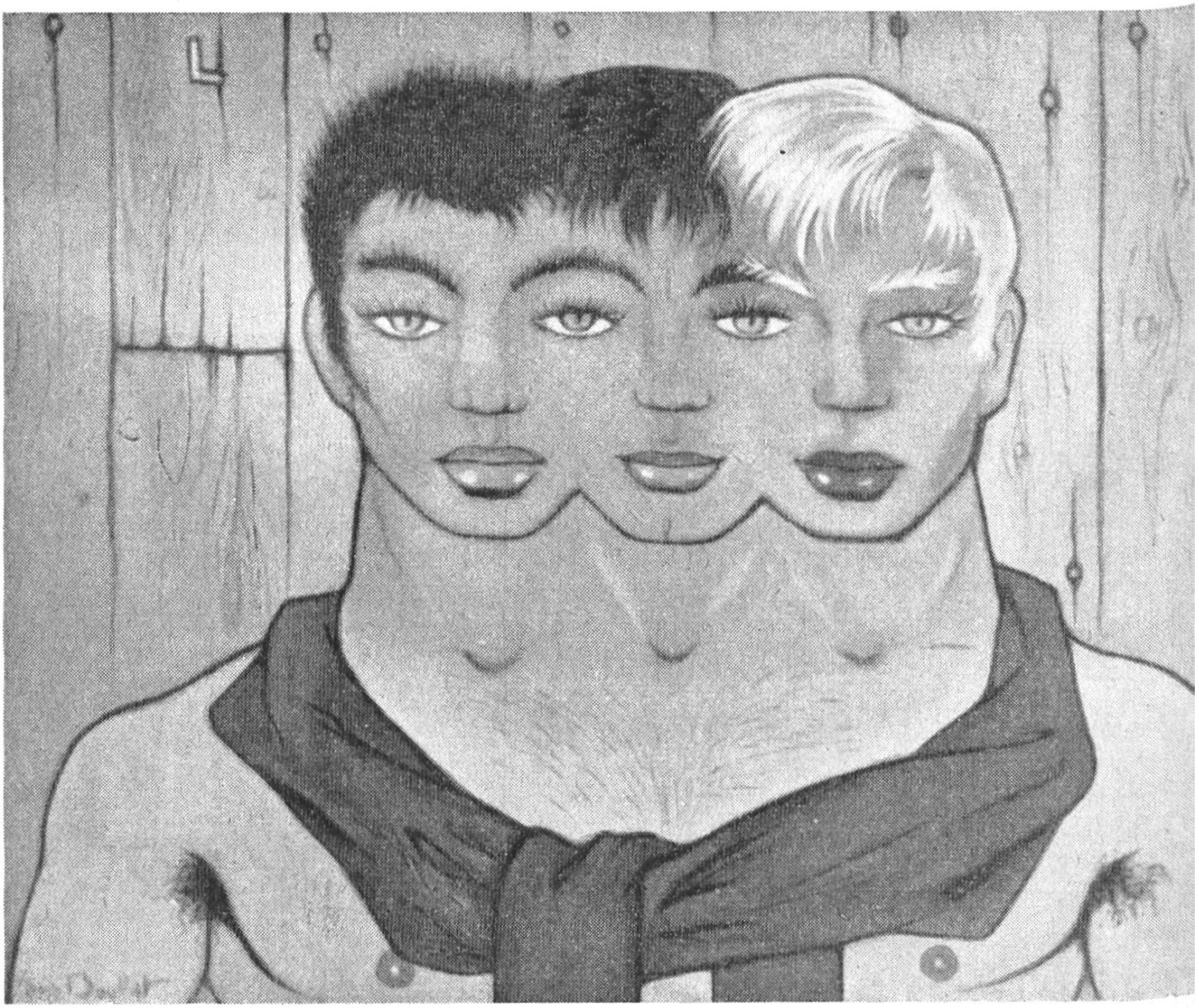
Lorsque vous réprouviez les actes dits «contre nature», vous étiez victime de ces préjugés et de ces habitudes d'autrui. L'homosexualité est naturelle, vieille comme le monde, et durera autant que lui. Elle n'est pas plus «contre nature» que les cyclones destructeurs, qui troublent pourtant le bon ordre de l'univers, ou les séismes qui ébranlent la terre Les «ravages» que nous pouvons exercer en nous unissant à nos pareils,

n'ont aucune conséquence fâcheuse sur la civilisation ou sur la paix du monde.

Je ne sais pas ce que votre pasteur vous aura répondu lorsque vous lui aurez dit que la religion protestante a eu tort d'ignorer la valeur de la confession. Mais est-il besoin de cela? Voyez plutôt: je suis devenu votre confesseur, et vous m'avez librement choisi . . . Pourquoi faudrait-il que le confesseur fût nécessairement un prêtre? Un ami peut remplir cet office en toute conscience. Il est plus près de vous et nul ne vous comprendrait mieux que lui.

Je terminerai cette longue lettre en vous répétant: veillez! Attachez-vous à être digne de l'amour quand cet amour vous sera offert. Il viendra au moment où vous vous y attendrez le moins. Ouvrez-lui alors vos bras. Vous ne lui devrez que la virginité de votre coeur.

Georges Portal.



Jean Boullet, Paris — *Les trois visages*